

# Black Lives d'Émile Zola: les expériences coloniales et les limites de l'empathie

Jennifer YEE  
Oxford University

## ABSTRACT

*Émile Zola's allusion to (fictional) colonial medical experimentation in La Joie de vivre requires us to reconsider the impact of racial and geographical distance on empathy. Cazenove, a doctor whose formative years were spent with the colonial navy, recalls his own experiments with vivisection on Black women and trying out poisons on Asian subjects. Drawing on recent theoretical explorations of empathy by Carlo Ginzburg and Paul Bloom, this article argues that the novel shows us the limits of empathy. Zola explores suffering and 'la bonté,' responding to Schopenhauer's idealization of empathy and Claude Bernard's theories of experimental medicine.*

## RÉSUMÉ

*L'allusion d'Émile Zola, dans La Joie de vivre, à certaines expériences médicales (fictionnelles) menées dans les colonies nous incite à reconsidérer l'impact de la distance raciale et de l'éloignement géographique sur l'empathie. C'est ainsi que le docteur Cazenove, qui a été chirurgien de marine aux colonies, se rappelle avoir pratiqué la vivisection sur les corps de femmes noires et donné du poison à des sujets asiatiques. Prenant appui sur les explorations théoriques de l'empathie menées par Carlo Ginzburg et Paul Bloom, cet article argue que le roman nous montre les limites de celle-ci. Zola explore la souffrance et 'la bonté' en réponse à l'idéalisation de l'empathie et aux théories issues de la médecine expérimentale de Claude Bernard.*

Les lecteurs modernes non spécialistes auraient sans doute tendance à associer Émile Zola à l'engagement politique ou à l'observation des inégalités sociales. On se souvient de ses romans sur les classes populaires tels que *L'Assommoir* (1877), qui intègre le langage du *peuple*, ou encore *Germinal* (1885), qui expose les conditions épouvantables des mineurs du Nord de la France avant et pendant une grève. On se souvient aussi de l'écrivain pour sa lettre publique, "*J'accuse...!*" et sa courageuse position morale lors de l'affaire Dreyfus, entre 1894 et 1899, qui aboutit à la fondation de la Ligue française des droits de l'homme. Bien que relativement modéré dans sa politique jusqu'à l'affaire Dreyfus, Zola fut un critique acerbe du Second Empire et un défenseur des idéaux républicains. Sans vouloir déprécier ce Zola libéral, engagé et fidèle à ses principes, cet article se concentrera sur un aspect très différent de l'écrivain, qui se manifeste dans sa réponse à la différence raciale. Le but n'est pas de le dénoncer pour racisme, ni d'ailleurs de dénoncer l'époque à laquelle il a vécu (1840-1902), même s'il ne fait aucun doute que, dans son ensemble, elle fut profondément raciste. Dans cet article je m'intéresserai plutôt au contraste entre l'empathie et les principes qui régissent notre interaction avec ceux qui nous sont proches et l'absence de ces principes dans l'attitude de Zola à l'égard de personnes d'origine raciale différente vivant dans les colonies: comment ces deux

positions peuvent-elles être tenues simultanément? Et que peut nous dire le double cas de l'auteur, Zola, et de l'un de ses personnages secondaires, *un médecin qui a passé ses années de formation dans la marine coloniale française*, sur les limites de l'empathie et les situations où elle conduit à un échec éthique?<sup>1</sup>

Le rôle du colonialisme français et des attitudes envers les races non européennes est secondaire dans l'œuvre de Zola et n'a jusqu'à récemment pas été au centre de l'attention critique.<sup>2</sup> Dans sa série de vingt volumes Zola suit les deux branches d'une même famille, les Rougon-Macquart, qui vivent en France. Aussi la question du colonialisme français ne surgit-elle que lorsque Zola fait des références cyniques à la corruption financière proto-impérialiste (*La Curée*, 1871) et dépeint l'expansion économique du secteur privé français au Moyen-Orient comme intéressée et corrompue (*L'Argent*, 1891). C'est après *Les Rougon-Macquart*, que les écrits de Zola affichent un changement dans l'attitude de l'écrivain à l'égard du colonialisme français. C'est ainsi que dans la dernière série zolienne, celle des *Quatres Évangiles*, le roman *Fécondité* (1899) offre une vision étonnamment utopique de la colonisation française en Afrique, en envisageant le Soudan, encore peu peuplé, comme une solution possible à la baisse de la natalité française.<sup>3</sup>

Plutôt que de m'intéresser directement au colonialisme ou à l'impérialisme économique, j'entends ici considérer l'impact de la race et de la distance géographique sur l'éthique, impact que révèle une évocation brève mais glaçante de l'expérimentation médicale dans les colonies. Dans le douzième roman de la série des *Rougon-Macquart*, *La Joie de vivre* (1883), apparaît un personnage secondaire qui est l'un des rares mais néanmoins importants médecins de la série, le docteur Cazenove. C'est un professionnel intelligent et attentionné qui éprouve une réelle tendresse et un respect sincère pour l'héroïne Pauline. Orpheline, celle-ci est recueillie enfant par des parents éloignés, et nous la voyons devenir une jeune femme proactive, positive et généreuse, à l'opposé de son cousin Lazare, de quelques années son aîné, qui est pessimiste et nombriliste, mais dont elle tombe amoureuse. Lazare finit par épouser une autre jeune femme, Louise, qui a appris la coquetterie dans un couvent de province. Le docteur Cazenove, un ami de la famille, assiste à la fois Pauline, lorsqu'elle contracte une maladie douloureuse et potentiellement mortelle, et Louise, lors d'un accouchement angoissant et périlleux.

Causeur agréable, voisin serviable et médecin attentif, le docteur Cazenove a également un intérêt marqué pour la nouvelle science et la médecine expérimentale. Il a appris son métier de chirurgien dans la marine, et ses expériences formatrices n'ont pas eu lieu en France:

Pendant plus de trente années, il avait battu le monde, passant de vaisseau en vaisseau, faisant le service d'hôpital aux quatre coins de nos colonies; il avait soigné les épidémies du bord, les maladies monstrueuses des tropiques,

<sup>1</sup> Une première version de cet article a été présentée lors de la 30<sup>e</sup> conférence annuelle de l'AIZEN, l'Association Internationale Zola et le Naturalisme, le 3 mars 2022, et je tiens à remercier les organisatrices, Juliana Starr et Carmen Mayer, ainsi que les auditeurs, pour leurs questions. La version originale en anglais a été publiée ("online") dans *Dix-Neuf. Journal of the Society of Dix-neuviémistes* 26. 2 (June 2022).

<sup>2</sup> Voir néanmoins Jean-Marie Seillan, "L'Afrique utopique de *Fécondité*," *Les Cahiers naturalistes* 75 (2001): 183-202; Jean-Marie Seillan, "Zola et le fait colonial," *Les Cahiers naturalistes* 88 (2014):13-26; et Jennifer Yee, *The Colonial Comedy: Imperialism in the French Realist Novel* (Oxford: Oxford Univ. Press, 2016).

<sup>3</sup> Cette attitude pro-colonialiste de Zola vers la fin du siècle n'est pas tout à fait surprenante. La gauche française n'était pas, dans son ensemble, opposée au colonialisme. Voir par exemple Naomi J. Andrews, "Selective Empathy: Workers, Colonial Subjects, and the Affective Politics of French Romantic Socialism," *French Politics, Culture & Society* 36.1 (2018): 1-25. Concernant le détournement délibéré opéré par Zola à l'égard de ses sources pour dépeindre le Soudan comme désert avant l'arrivée de la famille de colons Froment, voir Seillan, "L'Afrique utopique" 194.

l'éléphantiasis à Cayenne, les piqûres de serpent dans l'Inde; il avait tué des hommes de toutes les couleurs, étudié les poisons sur des Chinois, risqué des nègres dans des expériences délicates de vivisection.<sup>4</sup>

Pour les lecteurs d'aujourd'hui et, pour des raisons différentes, pour les lecteurs de l'époque, l'histoire du docteur Cazenove est si profondément choquante qu'elle a été et demeure largement ignorée ou passée sous silence. Bien que la littérature du XIXe siècle soit empreinte de racisme, Zola n'est pas l'écrivain dans les œuvres duquel on s'attendrait le plus à le rencontrer, surtout sous une forme aussi brutale. Aux questions immédiates que soulève, dans ce roman, cette évocation brève mais surprenante succèdent des questions plus générales sur l'échec de l'empathie face à la différence raciale.

*Expériences*, un mot clé de ce passage, a un double sens en français et peut renvoyer tant à des expériences du vécu général (en anglais "experiences"), qu'à des expériences au sens scientifique (en anglais "experiments"). Alors que des expériences au sens général peuvent se produire délibérément ou accidentellement, les expériences d'ordre scientifique sont menées délibérément et, dans l'idéal, conformément à une méthodologie expérimentale appropriée. C'est ainsi que la longue phrase détaillant les années de service clinique de Cazenove commence par le vocabulaire du traitement, avant de passer avec fluidité à l'évocation d'une riche expérience médicale d'un exotisme frappant (éléphantiasis, morsure de serpent) et d'introduire une série d'actions délibérées ("tué," "étudié," "risqué") qui montrent clairement qu'il ne s'agit pas d'une simple expérience passive. Dans les souvenirs de l'aimable docteur Cazenove, la distinction entre observer des patients tout en les traitant d'un côté, et entreprendre délibérément des interventions dangereuses sur des êtres humains vivants de l'autre, n'est pas tout à fait claire.

Si, grâce à sa longue expérience, Cazenove est habitué à la souffrance et demeure indifférent au sort de ses patients, il est, dans le cas de la maladie de Pauline, profondément ému, car il a beaucoup d'affection pour la jeune fille. Plus tard, le médecin est également hésitant et craintif face à l'accouchement difficile enduré par Louise, la rivale de Pauline. Il hésite entre entreprendre une césarienne, ce qui sacrifierait la mère, ou procéder à faire passer le bébé d'une présentation par l'épaule à une position où les pieds passent en premier, ce qui entraînerait presque certainement la mort de l'enfant. Il a une certaine expérience, mais aucune formation formelle, et, à un moment où il envisage encore l'option d'une césarienne, ses souvenirs ne le rassurent guère:

Un souvenir importun ne le quittait pas, il se souvenait des quelques négresses qu'il avait accouchées, aux colonies, une entre autres, une grande fille dont l'enfant se présentait ainsi par l'épaule, et qui avait succombé, pendant qu'il la délivrait d'un paquet de chair et d'os. (1092-93)

Zola ajoute que pour les chirurgiens de la marine, il s'agissait des "seules expériences possibles, des femmes éventrées à l'occasion, quand ils faisaient là-bas un service d'hôpital" (1093). Ici, le français est sans doute ambigu: Cazenove pense-t-il en termes d'expériences délibérées, ou simplement d'expériences empiriques acquises grâce au hasard? Une traduction

---

<sup>4</sup> Émile Zola, *La Joie de vivre* [1883], dans *Les Rougon-Macquart: Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire*, éd. Armand Lanoux et Henri Mitterrand, vol. 3 (Paris: Gallimard, 1960-1967) 919. Les références au roman seront suivies d'un numéro de page dans le texte.

anglaise récente opte pour le mot “experience,” un choix qui adoucit le sens probable de l’original.<sup>5</sup>

Les notes préparatoires de Zola pour *La Joie de vivre* nous montrent Cazenove terrifié par la situation de Louise et la nécessité, en optant ou non pour une césarienne, de choisir entre la vie de la mère ou celle de l’enfant, malgré quelques expériences préalables avec “les négresses qu’il a pu éventrer aux colonies.”<sup>6</sup> *Éventrer*, qui apparaît à la fois dans les notes et dans la version finale, est un terme un peu surprenant pour une césarienne, bien que *ventre* puisse souvent (par association) signifier “utérus”: le mot suggère une intervention violente, et peut-être même délibérément fatale, tandis que “a pu” suggère que le médecin a profité d’une occasion heureuse. Dans la version publiée, “éventrées à l’occasion” suggère des actions répétées mais opportunistes. Il n’y a pas d’ambiguïté sur la question de *l’expérience* vs *l’expérimentation* dans les notes de Zola sur le personnage de Cazenove: “Rouleur de pays, ses expériences sur les nègres et les chinois, des histoires qu’il raconte avec scepticisme et croyance.”<sup>7</sup> L’expression “expériences *sur*” indique clairement des actions délibérées et répétées, plutôt qu’une simple expérience réactive. On notera aussi la référence au “scepticisme et [à la] croyance,” sur laquelle je reviendrai.

Les critiques semblent avoir ressenti une certaine réticence devant la nature désagréable de ces passages. C’est ainsi qu’une zolienne perspicace comme Susan Harrow se réfère de manière positive aux “femmes indigènes dont [Cazenove] a facilité l’accouchement dans les colonies” et que pour Jean-Marie Seillan, l’un des principaux experts de la littérature coloniale française, ces passages de *La Joie de vivre* associent les colonies à “une sorte de sauvagerie primitive,” ce qui laisse à entendre que la sauvagerie est du côté des patients plutôt que de celui du médecin.<sup>8</sup>

Il est peut-être surtout troublant pour nous lecteurs que le personnage de Cazenove combine une tendre affection pour Pauline avec des souvenirs d’expérimentation sur des êtres humains qui vécurent au cours de ses années de formation dans les colonies. L’absence de tout cadrage moral, même implicite, de ces expériences est particulièrement déconcertante. Zola suit la doctrine flaubertienne de l’impersonnalité auctoriale. En d’autres termes, il renonce à *raconter* pour favoriser la *démonstration*, de sorte qu’on nous montre ce qui se passe et qu’on ne nous dise pas quoi penser. Sous la plume de Zola les années de formation de Cazenove sont d’ailleurs racontées comme un détail accessoire et ne méritant pas d’attention particulière, même si les notes préparatoires révèlent qu’elles étaient prévues bien avant l’écriture du roman. Cette attitude désinvolte envers la vivisection et l’expérimentation de poisons sur des êtres vivants reflète selon moi la diminution de l’empathie qui résulte de la distance, une réalité que

---

<sup>5</sup> Émile Zola, *The Bright Side of Life*, trad. Andrew Rothwell (Oxford: Oxford Univ. Press, 2018) 270. Dans la première traduction anglaise du roman, Ernest Alfred Vizetelly a omis presque entièrement la longue scène de l’accouchement. Les détails extraordinairement viscéraux sont passés sous silence en une phrase anodine: “The patient’s agony was terrible, but at last science triumphed, and a child was born.” Émile Zola, *The Joy of Life* (London: Chatto and Windus, 1901) 288-89. Vizetelly savait qu’il était plus sage d’être prudent. Quand il eut fini de traduire *La Terre* (1888) – le traducteur habituel avait refusé d’achever le travail – son père, Henry Vizetelly, propriétaire de la maison d’édition familiale, fut poursuivi et condamné pour obscénité. Pour une analyse de la violence des scènes d’accouchement chez Zola voir Susie Hennessy, “(Re)producing Death in Emile Zola’s *Rougon-Macquart*” in *Aimer et Mourir: Love, Death, and Women’s Lives in Texts of French Expression*, eds. Eilene Hoft-March et Judith Holland Sarnecki (Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars, 2009) 48-63.

<sup>6</sup> *La Fabrique des Rougon-Macquart: édition des dossiers préparatoires*, eds. Colette Becker et Véronique Lavielle, vol.4 (Paris: Honoré Champion, 2009) NAF 10311, 928, s. 122.

<sup>7</sup> Becker et Lavielle, *La Fabrique* 840, s. 48, répété en termes presque identiques 850, s. 57.

<sup>8</sup> Susan Harrow, *Zola. The Body Modern: Pressures and Prospects of Representation* (Oxford: Legenda, 2010) 37 n.26 (ma traduction); et Seillan, “Zola et le fait colonial” 26.

j'examinerai maintenant avant d'aborder l'intérêt particulier de Zola pour l'expérimentation dans les sciences médicales.

*La Joie de vivre* est un roman qui invite à réfléchir aux limites de l'empathie. Il le fait à deux niveaux, et pour les distinguer, je vais devoir enfreindre les règles désormais plutôt dépassées qui interdisent d'invoquer l'intention de l'auteur. Zola dit lui-même qu'il a *l'intention*, dans ce roman, de soulever des questions sur la compassion ou plutôt sur ce que ses notes appellent "la bonté"; son roman soulève aussi, *sans le vouloir*, d'autres questions sur l'échec de l'empathie lorsqu'il est question d'en faire preuve envers ceux qui ne sont pas des blancs comme l'auteur et ses lecteurs.

## Distance géographique, distance raciale, et l'échec de l'empathie

Au cours de ses recherches pour *Germinal*, le roman qui a suivi *La Joie de vivre*, Zola a visité les mines d'Anzin dans le nord de la France – on sait, il est descendu dans le puits d'une mine avec les mineurs malgré sa claustrophobie – et il a fait des recherches sur le socialisme et les luttes industrielles qui avaient marqué les décennies précédentes. Après avoir été le témoin direct des conditions de travail et de vie des mineurs et de leurs luttes lors d'une grève, l'écrivain transforme son projet initial. *Germinal*, qui devait être un roman centré sur un protagoniste violent, est devenu un roman sur les inégalités sociales et l'oppression de la classe ouvrière; et son personnage principal, Étienne Lantier, devient un héros de la classe ouvrière.<sup>9</sup> En d'autres termes, l'observation directe a modifié l'attitude de Zola envers son sujet.

Les corps vivants des Africains et des Chinois (ou peut-être Indochinois) sur lesquels il imaginait que le docteur Cazenove avait mené des expériences étaient cependant invisibles, trop éloignés de lui pour inspirer une réaction empathique. Dans la pensée colonialiste dix-neuviémiste, tout se produit généralement très loin, hors du champ de vision européen.<sup>10</sup> C'est de même que fut perçu l'esclavage, dont le souvenir est encore dans les mémoires dans les années 1880: alors que le commerce triangulaire avait apporté des produits tangibles, dérivés du sucre et d'autres marchandises des Amériques vers l'Europe, la troisième étape du voyage, au cours de laquelle étaient transportés d'Afrique vers les Amériques des êtres humains réduits en esclavage, n'était pas *directement* visible en Europe, et ceci malgré le fait que la traite atlantique fût une institution européenne.

La façon dont divers penseurs, à commencer par Aristote, ont exploré l'effet de la distance sur l'éthique, a été retracée par Carlo Ginzburg.<sup>11</sup> Dans une série de scénarios ou d'expériences de pensée menés par Diderot, Chateaubriand et Balzac, la Chine est utilisée pour évoquer la distance géographique et culturelle. Ginzburg cite *l'Entretien d'un père avec ses enfants, ou du danger de se mettre au-dessus des lois* de Diderot (1773). Le philosophe suggère que la distance dans l'espace ou dans le temps affaiblit tous les sentiments, y compris la conscience. Il esquisse une expérience de pensée où il imagine un assassin qui a commis un

<sup>9</sup> Cette transformation d'Étienne lors de l'écriture de *Germinal* compliquait la tâche que Zola s'était donnée d'en faire le protagoniste du roman "homicide" qu'il prévoyait. Aussi ce roman allait-il devenir plus tard *La Bête humaine*, et c'est sur Jacques, un frère cadet d'Étienne que se reporterait la pulsion meurtrière. Voir Colette Becker, "Du meurtrier par hérédité au héros révolutionnaire. Étienne Lantier dans le dossier préparatoire de *Germinal*," *Cahiers de l'UER Froissart* 5 (1980): 99-111.

<sup>10</sup> Cette histoire coloniale lointaine qui se déroule en grande partie hors scène dans le roman français semble néanmoins indirectement présente dans la littérature française du XIXe siècle. Voir Yee, *Colonial Comedy*.

<sup>11</sup> Carlo Ginzburg, "Killing a Chinese Mandarin: The Moral Implications of Distance," *New Left Review* 208.1 (1994): 107-19. Cet essai a été repris dans son livre *Occhiacci di legno: nove riflessioni sulla distanza* (1998); il y a une traduction française de ce livre par Pierre Antoine Fabre, *A distance: Neuf essais sur le point de vue en histoire* (Paris: Gallimard, 2001).

meurtre sur les rives de la Seine mais n'éprouve que très peu de remords une fois qu'il est en Chine. Diderot soutient que nos sentiments de culpabilité sont en grande partie liés à la peur d'être exposés. Il s'appuie également sur une théorie qu'il avait lui-même développée vingt ans plus tôt dans sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749) et dans laquelle il soutient que nos sentiments d'empathie sont principalement déclenchés par des stimuli visuels et par la proximité (géographique, temporelle, émotionnelle). La morale étant essentiellement basée sur cette émotion d'empathie, elle serait donc à la fois matérialiste et relativiste. Nos sentiments de répugnance morale pour certains actes dépendant ainsi de la proximité géographique et de la visibilité, nous n'avons donc pas de sens moral absolu. Autrement dit: si la photographie d'un petit enfant noyé sur une plage m'émeut plus que le fait de savoir que des dizaines d'enfants se sont noyés, et que je fonde mes décisions éthiques sur cette émotion, alors mon sens moral dépend de mon sens visuel, et l'image photographique remplace la proximité.

Cette question est reprise par Chateaubriand en 1802 dans son *Génie du christianisme*. L'écrivain rejette avec ferveur la notion de moralité matérialiste de Diderot. Il prétend au contraire qu'il y a un sens moral absolu: il ne pourrait pas se résoudre à sacrifier un étranger culturellement et géographiquement éloigné pour hériter d'une fortune. Son expérience de pensée prend la forme d'un mini récit qui inverse les données géographiques de Diderot: c'est lui, un Européen, qui pourrait causer la mort d'un homme en Chine et hériter de sa fortune en Europe sans que personne ne le sache. Chateaubriand déclare son horreur morale à l'idée de commettre un tel acte. Balzac reprend ensuite la même question dans *Le Père Goriot* (1835), dans ce qui devient le dilemme du mandarin chinois: il nous montre une série de réponses contrastées chez ses personnages, dont l'instinct moral vacille face à la tentation.<sup>12</sup> De ces différentes explorations de la question, seule celle de Balzac prend la forme d'un roman et est donc plus directement comparable à l'approche de Zola. Ici, contrairement à son habitude, Balzac ne nous livre pas de commentaire direct du narrateur: on voit les actions des personnages et on entend leurs hésitations face à ce dilemme moral. Ils soulèvent cependant explicitement les questions, ce qui n'est pas le cas dans *La Joie de vivre*.

L'essai de Ginzburg examine les effets de la distance géographique, de la distance temporelle et parfois de la différence des espèces. À plusieurs reprises, il évoque également des questions qui touchent à la racialisation, notamment avec un exemple de Nazis plus réticents à tuer des Juifs qu'ils connaissaient personnellement, mais ce n'est pas le point principal de son propos. Chateaubriand et Balzac, quant à eux, ne distinguent pas les effets de la distance géographique et les effets de la différence raciale et culturelle.<sup>13</sup> De quel type de distance s'agit-il dans le cas de *La Joie de vivre*? Étant donné que le docteur Cazenove, être fictif, a mené ses expériences sur des individus présents sous ses doigts ensanglantés, son absence de réponse morale résulte entièrement de la différence raciale. Dans le cas de Zola, cependant, il n'est pas facile de faire une distinction claire entre la distance due à la différence raciale et celle due à l'éloignement géographique, puisque lui-même n'avait pas voyagé avec la marine coloniale. Le fait qu'il ne présente pas ces victimes racialement éloignées, c'est-à-dire dans leur environnement, n'est guère surprenant en soi, puisque le roman se déroule en France des années plus tard. Il est plus déconcertant toutefois que, dans un roman dont le sujet est de mettre en lumière la souffrance et la compassion, la pratique de l'expérimentation sur des sujets humains en vie soit évoquée sans aucune suggestion de leur souffrance.

<sup>12</sup> Sur le dilemme du mandarin chinois chez Balzac, qui attribue par erreur sa source à Rousseau plutôt qu'à Chateaubriand, voir Ginzburg, "Chinese Mandarin" 114-15 et Yee, *Colonial Comedy* 70-75.

<sup>13</sup> En ce qui concerne la distance géographique, l'agresseur ne voit pas la victime potentielle et personne ne connaîtra le lien entre la victime l'agresseur. Dans la situation d'une différence raciale et culturelle, la victime n'est pas une personne dont l'agresseur partage l'identité culturelle, familiale ou nationale.

L'échec de l'empathie face à la différence raciale, à la fois chez Cazenove et Zola, soutient les arguments que le psychologue Paul Bloom a récemment mis en avant dans son livre au titre provocateur, *Against Empathy: The Case for Rational Compassion (Contre l'empathie: Pour une compassion rationnelle)*.<sup>14</sup> Bloom soutient que l'empathie, le fait de ressentir ce que vous croyez que les autres ressentent, est un guide inadéquat pour les décisions morales, et serait même parfois activement nuisible. Il argue que les réactions empathiques sont plus susceptibles d'être déclenchées par ceux qui nous ressemblent, et souligne la nature essentiellement raciste de cette réponse.<sup>15</sup> Cazenove en est un bon exemple: médecin dont la vie est vouée au service des autres, il est sincèrement ému par la maladie de Pauline et touché par les souffrances des autres membres de la famille, des gens qu'il connaît bien, qui lui sont géographiquement proches, et qui partagent sa race et nationalité. Son expérimentation opportuniste, qui comprend une vivisection amateur d'Africains et l'essai de poisons sur des Chinois, aussi bien que le récit nonchalant que fait Zola de ces expériences, illustrent les limites de l'empathie en tant que guide du comportement éthique.

## **Empathie, charité et Schopenhauer**

*La Joie de vivre* est un roman qui explore, entre autres, la nature de l'empathie, bien que le terme n'ait pas encore été utilisé en français – ni même en anglais – à son époque: Zola, qui utilise le mot "bonté," avait l'intention d'écrire un roman sur "la bonté opposée à la douleur."<sup>16</sup> Je soutiens que Zola oppose la réponse sentimentale et émotionnelle de l'empathie – ressentir ce qu'éprouve une personne qui souffre – à une réponse active plus détachée que l'on pourrait appeler générosité ou bienveillance. Chez Pauline, la *bonté* et les actions caritatives qui en découlent sont le résultat de cette bienveillance détachée.

Pauline est sans aucun doute l'un des personnages les plus positifs de Zola. Dès le début du récit, l'enfant récemment devenue orpheline se distingue par son attitude saine et positive et son bon sens pratique. Plus tard malgré quelques explosions occasionnelles de colère, sa bonne humeur persiste: la fillette s'amuse à essayer le kit d'escrime de son cousin, aime à taquiner ce dernier et à se baigner sur la côte normande. Pauline se caractérise par sa générosité et sa gentillesse envers les autres, qu'il s'agisse du chat et du chien de la famille; de villageois du hameau voisin qui souffrent de la violence de la mer et des effets de leurs propres vices; ou encore de son oncle qui endure des souffrances atroces à cause de la goutte. La femme adulte qu'elle devient, et dont le corps généreusement proportionné est maintes fois évoqué par Zola, est représentée entourée de petits enfants en haillons dans une image rappelant les allégories de la Charité.<sup>17</sup> Mais elle incarne la charité active et pratique plutôt que l'empathie émotionnelle, entendue au sens strict de *ressentir* ce qu'éprouve l'autre. Si elle avait été un

<sup>14</sup> Paul Bloom, *Against Empathy: The Case for Rational Compassion* (London: The Bodley Head, 2016).

<sup>15</sup> Bloom 31-33, 48-49.

<sup>16</sup> Becker et Lavielle, *La Fabrique* 992, s. 187/44. D'après le *Petit Robert*, le mot *empathie* est entré dans la langue française en 1903 à partir de l'anglais. Il semble probable, cependant, que le mot ne soit entré en usage dans les deux langues qu'au début du XXe siècle sur la base du mot allemand *Einfühlung* (de *ein*, "dans" et *Fühlung*, "sentiment"), qui était une traduction du grec *empathie* (*em-*, "près de, à, dans, sur" + *-pathie*, "sentiment"). *Compassion*, par contre, naît en français au XIIe siècle, et de là, entre en anglais au XIVe. Voir <https://www.etymonline.com/> [consulté le 23.2.22].

<sup>17</sup> Le prénom de Pauline rappelle peut-être saint Paul, pour qui "la charité" était la plus grande des trois vertus (avant "la foi" et "l'espérance"). Mais lui, contrairement à Pauline, déclara que "la science sera abolie" (*Corinthiens* I: 13). À ce propos, Jean-Louis Cabanès considère que le roman met sans doute en scène "une sorte d'impasse de la charité." Voir Cabanès, "La Joie de vivre ou les créances de la charité," *Littératures* 47 (2002): 125-36. 134. Le roman précédent, *Le Ventre de Paris*, dans lequel Pauline apparaît enfant, évoque aussi l'échec de l'empathie.

garçon, Pauline aurait aimé être médecin. Son désir frustré contribue à convaincre son cousin Lazare d'étudier la médecine, un projet qu'il ne mènera pas à terme puisqu'après une phase où il essaie de composer des symphonies romantiques, il décide, à la fin de sa deuxième année d'études, qu'il préfère écrire de la poésie. Lorsqu'il échoue une deuxième fois à ses examens de fin d'année, il poursuit un projet – voué à l'échec – d'exploitation industrielle des algues. De son côté, dès l'âge de quatorze ans, Pauline s'instruit autant qu'elle le peut dans les manuels de médecine abandonnés par Lazare, animée par un désir passionné de soigner les autres.

Alors que Zola a conféré à Lazare certains de ses défauts, comme la peur morbide de la mort et son trouble obsessionnel-compulsif, il a donné à Pauline des traits plus positifs de sa personnalité. Elle croit, par exemple, à la science et au progrès – dans une mesure qui n'est pas tout à fait plausible compte tenu de son enseignement à domicile limité sous la direction de sa tante –, ce qui la distingue nettement de Lazare, dont le pessimisme sombre et l'incapacité à prendre des mesures décisives reflète la popularité de la philosophie de Schopenhauer en France après 1878. *La Joie de vivre* est souvent lu, et à juste titre, comme la réponse de Zola à l'influence de Schopenhauer. Considéré comme le philosophe du pessimisme, ce dernier soutient également que la compassion est la base de toute éthique. La compassion schopenhauerienne consiste à ressentir directement “la vie d'autrui d'une manière presque magique; c'est entrer dans la vie de l'humanité de manière imaginative, de manière à coïncider avec les autres autant que possible.”<sup>18</sup> Cela semble, à première vue, contredire son point de vue selon lequel nos actions sont déterminées par une “volonté” générale, incarnée matériellement, qui régit nos besoins corporels et égoïstes. Schopenhauer concilie ces deux positions en considérant “les actes compatissants, qui par définition ne sont pas égoïstes” comme “néanmoins *autoréférentiels*” (au sens où ils renvoient à soi); puisque nous ressentons la douleur *avec* l'autre, la compassion serait compatible avec une philosophie naturaliste.<sup>19</sup> Christophe Reffait suggère que la charité de Pauline fait d'elle une incarnation du “sage” compatissant schopenhaurien,<sup>20</sup> mais je crois que la forme spécifique que prend sa compassion fait partie de la critique adressée par Zola à l'encontre de Schopenhauer. La bonté active, pratique et détachée, de Pauline est une réfutation de Schopenhauer par Zola, tout comme l'intelligence terre-à-terre de la jeune fille est une réponse à la misogynie du philosophe. Peut-être que cette attaque contre le pessimisme schopenhauerien est la raison pour laquelle Vincent van Gogh a tant aimé le roman qu'il l'a cité dans deux de ses natures mortes.<sup>21</sup>

Pauline n'est donc pas un exemple d'empathie, mais de bonté. Sa générosité charitable s'étend même aux pauvres du hameau local (ironiquement nommé Bonneville) que Zola décrit comme des êtres pathologiques. Ces ivrognes violents et manipulateurs qui se livrent à des vices sexuels semblent payer des générations de péché, et leurs maisons sont détruites par la mer lors de tempêtes particulièrement puissantes. Ils sont dépeints comme irrécupérables: ce sont les pauvres sales, vicieux et autodestructeurs. Pauline les aide avec de petites sommes d'argent, de la nourriture, une assistance médicale et des conseils pour trouver du travail, non pas parce que cela les sauvera d'eux-mêmes mais simplement pour atténuer leurs souffrances. La générosité de Pauline est active et sans sentimentalisme; ce n'est pas un exemple d'une empathie entendue au sens strict de *ressentir avec* quelqu'un. En effet, les habitants de

<sup>18</sup> Robert Wicks, “Arthur Schopenhauer,” *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, ed. Edward N. Zalta (2021) <https://plato.stanford.edu/archives/fall2021/entries/schopenhauer/> [consulté le 23.2.2022]. Ma traduction.

<sup>19</sup> Michael Allen Fox, “Boundless Compassion: The Contemporary Relevance of Schopenhauer's Ethics,” *The European Legacy: Toward New Paradigms* 11.4 (2006): 369-88. 376. Ma traduction.

<sup>20</sup> Christophe Reffait, “Zola, de Schopenhauer à Malthus: *La Joie de vivre* et la naturalisation de la charité,” *Romanesques* 7 (2015): 251-70. 264-66, 269.

<sup>21</sup> Vincent van Gogh, *Nature morte à la Bible* (1885), Musée van Gogh, Amsterdam; et *Vase aux lauriers-roses* (1888), Metropolitan Museum, New York.

Bonneville ne sont pas représentés d'une manière qui permette une quelconque identification. Ils vivent "en véritables sauvages," comme le dit la femme guindée qu'est Louise: "Car, enfin, il n'y avait que les sauvages pour offenser ainsi toutes les lois divines et humaines." Il y a un parallèle implicite entre eux et les "sauvages" coloniaux dont Cazenove raconte des histoires pour amuser la famille (899, 993). Les deux types de sauvages sont exclus de l'identification empathique.

Contrairement à Pauline, de nombreux personnages de *La Joie de vivre* illustrent les dangers de *ressentir avec* autrui, d'une manière qui anticipe les arguments de Bloom contre l'empathie. Celle-ci est limitée dans sa portée: lors d'un terrible orage, la tante de Pauline, Mme Chanteau, qui sait que des maisons du village voisin sont en train d'être détruites, emmène sa nièce à l'étage, en commentant qu'elle trouve assez agréable d'entendre le bruit de l'orage à l'extérieur et que ça l'aide à s'endormir. Plus tard, alors que Pauline est malade, Lazare souffre tellement de la voir dans cet état qu'il est incapable d'utiliser ses connaissances médicales et sa pharmacie à domicile, et est prêt à risquer de lui donner la mauvaise dose de morphine. La souffrance empathique de Lazare est si grande – il dit avec indignation au médecin qu'"[o]n ne devrait pas souffrir" (917) – que Pauline se sent obligée de cacher sa propre douleur. Lorsque sa mère est malade, Lazare est tellement affligé qu'il est incapable de s'occuper d'elle, et tous les soins sont laissés à Pauline. Plus tard, la famille Chanteau, écoutant Louise hurler pendant son accouchement depuis une pièce du rez-de-chaussée, supplie le médecin d'utiliser du chloroforme malgré la conviction de ce dernier que cela augmenterait le risque d'une issue fatale: la famille ne se soucie pas vraiment d'elle et désire à tout prix ne plus ressentir sa douleur par procuration. Dans ces exemples, Zola nous montre une douleur empathique qui obscurcit le jugement des témoins de la souffrance. À l'inverse, les professionnels, Cazenove et la sage-femme, estiment tous deux que la souffrance fait partie de la vie normale et, en particulier, que la douleur de l'accouchement est parfois salutaire. Pour eux, l'utilisation nouvelle du chloroforme augmente le risque pour la mère et l'enfant. Zola ne se prononce pas définitivement sur la question de l'utilité de la douleur. Il aime montrer les deux faces des débats scientifiques contemporains et Pauline, qui a lu d'autres théories, voit dans la douleur un ennemi à vaincre.

## La médecine expérimentale

Ce n'est pas un hasard que Pauline aurait aimé être médecin. La médecine a un statut particulier parmi les sciences dans les romans de Zola, et le docteur Pascal Rougon, dans le dernier roman de la série (*Le Docteur Pascal*, 1893), est à bien des égards un représentant de l'auteur. Il se consacre à aider les patients qui n'ont pas les moyens de payer ses services tout en étudiant l'impact de l'hérédité au sein de sa propre famille. Pour ce faire, il applique des théories médicales récentes sur lesquelles Zola lui-même a pris des notes, et se sert de certaines des techniques utilisées pour préparer les romans de la saga familiale des *Rougon-Macquart*: un arbre généalogique et des fiches de personnages détaillées sur les manifestations individuelles de facteurs héréditaires.<sup>22</sup>

---

<sup>22</sup> Le docteur Pascal et le docteur Cazenove ont en commun un trait qui nous dérange maintenant mais qui semble avoir eu une valeur positive pour Zola: Pascal est un homme plus âgé qui retrouve un nouveau souffle grâce à une relation d'amour avec une jeune femme, tandis que Cazenove, dans l'un des plans de Zola pour le roman, est décrit comme étant amoureux de Pauline. Il est suggéré qu'il pourrait la demander en mariage. Voir Becker et Lavielle, *La Fabrique* 910, fol. 104. Ces relations articulent symboliquement âge/masculinité/expérience d'un côté, et jeunesse/féminité/promesse d'un avenir meilleur de l'autre. Elles évoquent ainsi la possibilité du progrès malgré les sombres implications du déterminisme biologique dans les romans de Zola.

La représentation essentiellement négative du déterminisme biologique dans le roman naturaliste est contrebalancée, dans une certaine mesure, par la foi dans le progrès scientifique. Dans ses écrits théoriques, Zola compare le romancier à un médecin ou à un chirurgien. Peu avant de se lancer dans sa grande série, dans la préface de la deuxième édition de *Thérèse Raquin* (1868), l'écrivain avait déjà comparé le travail du romancier à la dissection: "J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur des cadavres."<sup>23</sup> Il établit ainsi un parallèle entre le chirurgien opérant sur des corps vivants (souvent féminins) et le romancier naturaliste disséquant des corps fictifs.<sup>24</sup> De tels parallèles avaient été établis dans un sens péjoratif, par exemple par des critiques qui considéraient *Madame Bovary* de Flaubert comme une dissection du cœur féminin; mais Zola revendique avec fierté ce rôle de chirurgien. La cruauté des métaphores chirurgicales employées dans ses écrits théoriques semble même offrir une garantie d'honnêteté scientifique.

C'est après avoir écrit *Thérèse Raquin* que Zola a lu l'important travail d'épistémologie médicale de Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865). Bernard a fourni à Zola le modèle d'un parallèle entre la médecine, qui était alors en train d'émerger comme science expérimentale, et le roman naturaliste. Quelques années seulement avant d'écrire *La Joie de vivre*, il publie son manifeste, *Le Roman expérimental* (1880), qu'il déclare avec fierté être calqué directement sur le texte de Bernard. Zola prétend que le roman naturaliste, tout comme la nouvelle science médicale, devrait fonctionner comme une expérience scientifique.

Bernard établit une distinction entre d'une part l'expérience passive, ou *observation* (au singulier), et d'autre part *les expériences* au pluriel, lesquelles sont provoquées délibérément: ce sont ces dernières, accompagnées d'une hypothèse de travail, qui sont nécessaires pour que la médecine soit une science expérimentale. Zola s'intéresse beaucoup à cette distinction entre observation et expérimentation. Prenant pour modèle, pour le nouveau roman naturaliste, la vision de la nouvelle médecine expérimentale prônée par Bernard, il soutient que le roman doit dépasser la simple observation empirique, afin de tester des hypothèses au moyen d'expérimentations contrôlées.<sup>25</sup>

Explorant la moralité de l'expérimentation sur des sujets vivants, Bernard tire des conclusions prudentes. Il n'admet l'expérimentation sur des humains vivants que lorsque de telles expériences visent à sauver la vie du patient, ou à lui être bénéfique d'une autre manière, et il exclut explicitement les expériences sur des criminels.<sup>26</sup> Il admire, cependant, des expériences indolores effectuées sur des personnes sur le point de mourir, sans qu'elles le sachent, suivies par une dissection post-mortem.<sup>27</sup> Il affirme également, avec force, que la vivisection sur les animaux est nécessaire pour que la médecine soit une science expérimentale: ce qui est "immoral" dans le cas des humains est "essentiellement moral" dans le cas des animaux si cela peut profiter aux humains.<sup>28</sup> Il insiste sur la nécessité d'ignorer l'indignation des personnalités sentimentales de la haute société qui ne comprennent pas les rouages de la science. Sans doute Zola était-il en accord avec cette position. Ces notes, qui envisagent *La*

<sup>23</sup> Émile Zola, "Préface de la deuxième édition" [1868], *Thérèse Raquin* (Paris: Flammarion, 1970) 60.

<sup>24</sup> L'un des paradigmes les plus significatifs de la fiction naturaliste montre un médecin de sexe masculin, hypostase du narrateur, en train d'analyser une patiente. Voir David Baguley, *Naturalist Fiction: the Entropic Vision* (Cambridge: Cambridge University Press, 1990) 106. Voir aussi Dorothy Kelly, "Experimenting on Women: Zola's Theory and Practice of the Experimental Novel" in *Spectacles of Realism: Gender, Body, Genre*, eds. Margaret Cohen et Christopher Prendergast (Minneapolis: Univ. of Minnesota Press, 1995) 231-46.

<sup>25</sup> Émile Zola, *Le Roman expérimental* [1880], in *Œuvres complètes*, éd. Maurice Le Blond (Paris: François Bernouard, 1927-29) 40, 47-48.

<sup>26</sup> Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (Paris: J.B. Baillière et fils, 1865) 175-77.

<sup>27</sup> Bernard, *Introduction* 175-77.

<sup>28</sup> Bernard, *Introduction* 178.

*Joie de vivre* comme une attaque contre la mode pour Schopenhauer, indiquent que ce dernier était “[c]ontre les vivisections, horreur de l’action.”<sup>29</sup> En d’autres termes, Schopenhauer est du mauvais côté, c’est un philosophe de l’inaction qui rejette la vivisection et échoue ainsi dans son engagement envers le progrès scientifique. Observons en passant que les notes de Zola ne font pas la distinction entre la vivisection animale et humaine aussi clairement que le fait Bernard.

Bernard plaide d’autre part en faveur d’une expérimentation sur les effets de différents poisons sur les organismes vivants. Il signale fièrement sa propre contribution en ajoutant ce domaine aux ressources de la médecine expérimentale: les poisons sont, selon lui, “des instruments d’une délicatesse extrême.”<sup>30</sup> Ce vocabulaire trouve un écho dans la référence de Zola aux “expériences délicates” (919): sans doute est-ce l’intérêt porté par Bernard aux poisons qui a inspiré les expériences où Cazenove observait les effets du poison sur des sujets chinois.

Ailleurs aussi, la fiction de Zola repousse les limites du possible en matière d’expérimentation. Dans *Le Docteur Pascal*, Pascal Rougon ne peut pratiquer des dissections que parce qu’une épidémie de choléra lui fournit des cadavres de femmes enceintes.<sup>31</sup> Là encore, comme dans *La Joie de vivre*, on retrouve la préoccupation récurrente au sujet du corps des femmes et de la reproduction, qui était au cœur des questions d’hérédité et de transmission que Zola cherchait à explorer. Plus privilégié que le docteur Pascal, Cazenove a eu accès à des corps africains ou chinois *vivants* dans ce qui semble être le meilleur laboratoire d’expérimentation sans entrave: les colonies. Les mots qu’emploie Zola, *expériences délicates, risqué, étudié, éventrée à l’occasion*, ne laissent guère de doute sur le caractère délibéré de ces actes.

## Que faisait Zola? Littérature et malaise

Les passages de *La Joie de vivre* sur lesquels nous nous concentrons dans cet essai ne sont, bien sûr, qu’un détail mineur dans l’œuvre de Zola, mais ils reflètent une tendance croissante de l’époque. *La Joie de vivre* est contemporain de la montée de la racialisation scientifique et de sa vulgarisation. L’année de sa parution, 1883, voit également paraître le livre d’Alphonse Bertillon, *Ethnographie moderne: Les Races sauvages*, lui-même contemporain des zoos humains où on exposait des représentants de peuples colonisés dans des villages indigènes reconstitués. Les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle ont vu une normalisation d’attitudes à l’égard de la race qui ont été largement répudiées après 1945 et qui semblent maintenant assez étrangères à beaucoup d’entre nous. Je pense, cependant, que l’histoire de Cazenove était déjà choquante pour les lecteurs de l’époque: elle exige que le lecteur envisage, quoique momentanément, l’idée peu banale d’une expérimentation délibérée sur d’autres êtres humains. Il ne s’agit d’ailleurs là que d’un des aspects choquants de ce roman.

Les romans de Zola recherchent activement la confrontation et dépeignent le travail d’un écrivain naturaliste comme nécessairement cruel.<sup>32</sup> La fiction zolienne fait vivre aux lecteurs d’hier et d’aujourd’hui des expériences physiques et viscérales intenses. Dans son essai “De la Moralité dans la Littérature,” Zola soutient que la littérature naturaliste laisse la “foule des acheteurs inquiète et indignée” e t il exprime son mépris pour la littérature hypocrite et

<sup>29</sup> Becker et Lavielle, *La Fabrique*, 1078, s. 272/1. Les notes de Zola portaient sur une anthologie des écrits courts de Schopenhauer, *Pensées, Maximes et Fragments*, traduits par J.Bourdeau (Paris: G. Baillière, 1880).

<sup>30</sup> Bernard, *Introduction* 182.

<sup>31</sup> Émile Zola, *Le Docteur Pascal* [1893], in *Les Rougon-Macquart: Histoire naturelle et sociale d’une famille sous le second empire*, éd. Armand Lanoux et Henri Mitterrand, vol.5 (Paris: Gallimard, 1960-1967) 944.

<sup>32</sup> Zola, *Roman expérimental* 29.

pudique de ces “écrivains ‘sympathiques,’” qui obtiennent une reconnaissance institutionnelle facile.<sup>33</sup> Ses romans nous amènent aussi à voir les choses du point de vue de personnages qui nous mettent mal à l’aise. Chantal Pierre a écrit de manière convaincante sur la méfiance de Zola vis-à-vis de la sympathie, sentiment qui serait dénuée d’un véritable fondement éthique, ainsi que sur le rejet zolien de l’hypocrisie du “personnage sympathique” ou du personnage “gentil” – autrement dit des personnages à qui le lecteur peut facilement s’identifier. L’une des forces de l’écriture de Zola est de pousser le lecteur aux limites de sa capacité d’empathie. Pierre avance de plus que, dans certains cas, l’écriture zolienne peut être comprise comme une phénoménologie de “la désympathie” qui explore la fragilité de la capacité humaine vis-à-vis de l’identification et l’empathie.<sup>34</sup> On retrouve cette désympathie dans des romans comme *La Terre* (1887), qui explore l’incapacité des personnages à se comprendre, à se soutenir et à faire preuve de compassion les uns envers les autres. Elle est également à l’œuvre dans les limites du jugement moral relativiste du docteur Cazenove, où la distance raciale semble exclure l’empathie.

Zola ne commente ni ne pose de questions sur l’histoire de l’expérimentation de Cazenove. Il semble toutefois déterminé à exposer les dangers de l’empathie, qui obscurcit notre jugement et se révèle inefficace par rapport à une bienveillance plus détachée. Qu’est-ce donc que l’histoire du passé de Cazenove apporte à l’exploration par Zola de l’empathie et de ses limites? Ici comme ailleurs, Zola aime explorer les questions scientifiques brûlantes de son temps sans tirer de conclusions. La question de l’expérimentation sur l’homme, posée avec prudence par Bernard dans le cadre d’une affirmation vigoureuse de la nécessité de la vivisection animale, a clairement frappé l’écrivain au moment où il travaillait sur *Le Roman expérimental*. Lorsqu’il évoque les expériences menées par Cazenove sur des patients africains et chinois, Zola pose le problème éthique de la douleur d’une autre manière encore, dans un roman qui interroge la souffrance, l’empathie et le rôle de la science. Il est bien sûr choquant que ce roman qui fait la part belle à la souffrance prenne aucun compte de la douleur des patients-victimes non blancs de Cazenove. Si la douleur est peut-être nécessaire – Zola, nous l’avons vu, fait des gestes des deux côtés du débat contemporain, en étant pour et contre les anesthésiques – elle n’est certainement pas égalitaire. Un lieu commun du racisme scientifique, si influent dans les dernières décennies du XIXe siècle, était de fait que les Blancs étaient plus sensibles à la douleur que les Africains – une affirmation fondée sur des preuves anecdotiques, des hypothèses culturellement biaisées et une tradition intellectuelle héritée des justifications pour l’esclavage. L’article du physiologiste eugéniste Charles Richet, où il est dit que la douleur nécessaire, inspira à Zola ces remarques, soulignées d’un trait dans la marge des notes prises pour *La Joie de vivre*: “Nègre souffre moins, marche sur des [u]lcères (Lazare très sensible, sensibilité, souffre dix fois plus que le nègre).”<sup>35</sup>

Même au sein de cette conception raciale de l’inégalité de la douleur, Zola n’offre pas de justification nette de l’expérimentation sur l’homme en vue d’un progrès scientifique qui contribuerait à un plus grand bien. Cazenove ne croit pas que la médecine permette aux médecins d’enfreindre les diktats de la nature. Il est sceptique tant sur l’existence de Dieu, que sur l’efficacité thérapeutique de la médecine, et c’est la nature qui sauve Pauline lorsqu’elle est malade. On se rappelle que les notes préparatoires de Zola sur Cazenove mentionnent

<sup>33</sup> Émile Zola, “De la Moralité dans la Littérature” [1881] in *Œuvres critiques: Documents littéraires, études et portraits*, éd. Maurice Le Blond (Paris: François Bernouard, 1927-29) 287-319. 313, 315.

<sup>34</sup> Chantal Pierre, “Zola auteur empathique?” in *Lire Zola au XXIe siècle*, éd. Aurélie Barjonet et Jean-Sébastien Macke (Paris: Classiques Garnier, 2018) 433-47. 439-40, 443.

<sup>35</sup> Becker et Lavielle, *La Fabrique*, 1078, s.271. C’est dans “La Douleur, Étude de psychologie physiologique,” *Revue philosophique* 4 (1877) que Charles Richet défend l’utilité de la douleur (468).

l'apparent oxymore "scepticisme et croyance."<sup>36</sup> En effet, la représentation de la médecine dans *La Joie de vivre* reflète ce que l'on pourrait appeler une *foi sceptique* dans les nouvelles sciences, qui doivent poursuivre jusqu'au bout leur logique malgré des limites sévères à ce qu'elles peuvent savoir ou faire. Le doute n'est pas un accident, mais plutôt un élément essentiel de la nouvelle méthodologie scientifique. Aussi se présente-t-il comme un danger en soi pour ceux qui sont d'un caractère faible. Lazare le dépressif, en qui Zola projette une grande partie de sa propre angoisse personnelle, est décrit dans les brouillons préparatoires comme "malade de nos sciences commençantes."<sup>37</sup> Les écrits de Zola sont loin d'offrir une simple louange du progrès scientifique. En effet, le romancier, qui est semblable à un expérimentateur scientifique, ne voit pas pour autant dans la science une solution immédiate.

Je suggère donc trois raisons interdépendantes pour lesquelles Zola inclut l'histoire de l'expérimentation opportuniste de Cazenove sur des Africains et des Asiatiques vivants sans en explorer explicitement les implications éthiques. Premièrement, Zola lui-même n'éprouve d'empathie que pour des individus auxquels il peut s'identifier, au moins en partie. Or la différence raciale est une forme de distanciation pour lui. Aucun obstacle moral aux expériences de Cazenove n'est suggéré, et le choix du vocabulaire souligne l'effet libérateur de la distance géographique et raciale. Deuxièmement, et paradoxalement, cette position inhumaine est évoquée précisément parce que Zola est attaché à l'amélioration de la condition humaine et considère que le progrès futur ne sera possible que grâce aux nouvelles sciences expérimentales. Envisager sans broncher la vivisection humaine reflète sa vision laïque militante, mais celle-ci ne lui a pas fourni une morale rationnelle suffisamment robuste pour inclure toute l'humanité. Ailleurs, il utilise la différence raciale pour souligner un déterminisme héréditaire. C'est notamment le cas dans *Thérèse Raquin*, où la mère algérienne de la protagoniste est à l'origine de la nature sensuelle et violemment passionnée. On voit là les effets négatifs de la biologie. Dans *La Joie de vivre*, cependant, la possibilité d'une véritable expérimentation, à mener dans le vide moral de l'espace colonial, semble offrir une rare promesse de progrès qui romprait avec la spirale infernale du déterminisme biologique. Et bien sûr, à côté de l'expérimentation sur les corps physiques, Zola place l'expérimentation dans le domaine de la fiction – il est lui-même figure de l'expérimentateur –, pour que la littérature fasse partie de la solution future. Troisièmement, Zola évoque ce cas précis *justement* parce qu'il cherche la confrontation. Son art littéraire vise les limites de ce qui est tolérable pour son lectorat. Il cherche délibérément à mettre le lecteur mal à l'aise: les descriptions de la menstruation de Pauline sont choquantes à l'époque, et l'accouchement atroce de Louise n'est pas anodin même de nos jours. Dans ce roman Zola ne fait pas l'apologie de l'expérimentation sur l'homme, mais il ne la condamne pas non plus. Il repousse les limites de ce qui est acceptable. Le malaise du lecteur provient en partie du fait que Zola ne pose pas explicitement de questions morales, position qui reflète la doctrine de l'impersonnalité de l'auteur. Lire Zola nous oblige à nous poser nous-mêmes ces questions, et à les poser dans le double contexte de l'époque du roman et de la nôtre. De façon délibérée et à la fois d'une manière qui révèle des lacunes importantes dans nos réponses éthiques aux événements survenant à une distance géographique et raciale, *La Joie de vivre* soulève des questions profondes sur l'efficacité de l'empathie en tant que guide de nos actions.

<sup>36</sup> Becker et Lavielle, *La Fabrique*, 840, s. 48.

<sup>37</sup> Becker et Lavielle, *La Fabrique*, 840, s. 48.